

Zeitschrift: Schweizer Textilien [Deutsche Ausgabe]
Herausgeber: Schweizerische Zentrale für Handelsförderung
Band: - (1952)
Heft: 1

Artikel: Paris : venez avec moi voir les présentations
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-793672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



PARIS

Venez
avec moi voir
les présentations...

Parce que vers 1855 un jeune Anglais devint amoureux, parce qu'il eut l'idée de créer des robes pour sa femme, parce qu'il avait l'esprit d'aventure commerciale, et aussi parce qu'il était plein de talent, on fêtera — ou l'on devrait fêter — dans trois ans le centenaire de la première présentation de couture. Cent ans déjà ! Cent ans que Charles-Frédéric Worth constitua une équipe de mannequins — de demoiselles de magasin, comme on disait alors — et les fit défiler devant les duchesses ou les bourgeoises enrichies. Ce révolutionnaire créait une tradition. Depuis, il y eut de nombreux changements dans l'aspect de Paris. L'empire s'écroula, la République changea de numéro, deux fois les Allemands occupèrent la capitale, les calèches furent remplacées par les fiacres électriques, puis par les Rolls, Delahaye et autres Cadillac, mais la cérémonie, essentiellement parisienne eut toujours lieu, malgré tout. C'est chaque fois le même rite et la même rue. Il n'y a pas de générale de théâtre qui soit aussi courue que la présentation des grandes collections. Peut-être, vous qui lisez ces lignes, n'avez-vous jamais assisté à une de ces premières. Suivez-moi, je vous y conduis.

Vous avez reçu un carton, vous voici devant la porte du couturier.

Vous attendez assez longtemps, très longtemps s'il s'agit d'un des cinq ou six leaders de la profession et si vous n'appartenez pas au staff des quelques journalistes qui peuvent se permettre des signes éloquentes par-dessus les têtes, et recevoir l'autorisation de fendre la foule, par priorité.

Derrière les barrages de fortune — tables en chicane, portes entrebaillées — se tiennent des jeunes filles qui contrôlent, ou pointent des listes. Vous franchissez ces barrières, on vous indique votre place. Ne soyez pas ému,

elle sera certainement occupée déjà par une personne qui mettra la plus évidente mauvaise volonté à vous la rendre. Il fait très chaud, l'heure indiquée sur la carte est déjà largement dépassée. Vous vous distrayez en regardant les physiologies que vous connaissez déjà : les dames de *Vogue*, qui attendent les instructions de leur directeur Brunhoff. Le team de *Harper's Bazaar* présidé par Carmel Snow, celui de l'*Officiel de la Couture* groupé autour de Madame Castanié, les équipes de *Fémina*, de l'*Album du Figaro*, de la *Femme chic*, de l'*Art et la Mode*, de *Silhouette*, de *Women's wear* ; tous ces journalistes ont été disposés aux quatre coins avec un souci des préséances que je ne dévoilerai pas ici. Il y a encore les jeunes femmes d'*Elle*, conduites par Hélène Gordon Lazareff, la radio avec Lise Elina, la télévision, les multiples revues étrangères, les magazines, les quotidiens, le cinéma, les photographes ; il y a aussi Lucien François qui cherche le bon mot et se répand dès qu'il l'a trouvé ; il y a enfin les quelques personnalités du Tout Paris qui ont intrigué pour avoir une place. Les sièges s'ajoutent aux sièges, à tel point qu'on se demande comment les mannequins pourront passer. Faute de cendriers on écrase furtivement les cigarettes sur les tapis, les blocs et les stylos sortent des sacs ou des poches. Et puis — tout arrive — la première robe est annoncée, le défilé commence.

Chaque couturier donne à ses mannequins un rythme particulier. Chez Christian Dior, Alla ou Sylvie passent nerveusement, faisant voler leurs robes sur les genoux des assistants, se faufilant à travers les spectateurs qui débordent des salons trop petits ; chez Jacques Fath, cette année, Simone ou Sophie foncent sur le public, s'arrêtent net, comme les patineuses d'un ice-show, puis repartent à petits pas rapides ; chez Jean Dessès, Olga, Geneviève ou Ariane vont d'un miroir à l'autre, sans sourire, presque hiératiques ; chez Carven, Fabienne passe en ondulant voluptueusement, Choucha, drapée dans ses tissus multicolores avance comme une statue de chair... C'est à la manière dont elle place ses pieds qu'on reconnaît l'excellent mannequin. Jadis, chez Worth, Michèle tendait la cheville comme le pur-sang de cirque au pas espagnol. Elle a dû faire école car on a vu, depuis, le geste adopté successivement par toutes, ainsi que le petit pas de valse-hésitation, avant de tourner.

Et les robes de succéder aux robes. Qu'ils sont dépassés les soixante-quinze modèles qui étaient, pendant l'occupation de Paris, le maximum admis chez les grands de la Couture ; c'est plus de deux cents tailleurs, manteaux, ensembles, robes du matin, d'après-midi, de cocktail, du soir que vous voyez à présent. Je ne vous dirai pas qu'on en éprouve nulle lassitude. Il arrive un moment où la même idée, interprétée dix fois dans des tissus et des couleurs différents, paraît un peu épuisante. Mais, de cela, les couturiers n'ont cure. Il semble qu'ils veuillent faire la preuve absolue de leur virtuosité, à moins qu'ils ne désirent surpasser leurs confrères...

Vous avez eu droit à une coupe de champagne que vous avez, une fois vidée, disposée sous votre chaise, en attendant que le maître d'hôtel consente à vous en débarrasser.

Vous avez applaudi, écouté les cris d'admiration que doivent pousser les plus zélés supporters, vous avez acclamé la robe de mariée qui termine le défilé et dont la responsable doit se frayer un chemin au travers de tous les invités, brusquement dressés, et qui se précipitent, comme à la sacristie, pour aller murmurer des paroles d'extase au couturier ou à la couturière, rougissants de joie.

Et vous partez. Que vous reste-t-il de ce spectacle ? Une vision multiple, bigarrée, diverse. Vos amis vous poseront la question rituelle : « Qu'est-ce qu'on porte cette saison ? » Il vous sera difficile de répondre autrement que par des phrases générales, parce qu'à vrai dire, il y a tant de suggestions que la synthèse en est impossible. Sans doute vous a-t-on remis un papier où, dans un style hermétique — disons le mot, un jargon impossible — le couturier explique le thème de sa collection. Ce sont des images destinées aux journalistes, faites pour leur éviter de devoir penser (ils n'en ont pas le temps, ils voient trop de robes en une semaine), un choix d'expressions composées, la figure de proue, la femme fleur, le bouquet, les V superposés, le palmier, etc.

Mais si vous avez la mémoire visuelle, ce dont je ne doute pas, vous aurez été frappé cette saison par le léger allongement des jupes, par la persistance des épaules tombantes, larges et rondes, par le jeu des ensembles à transformation, des trois pièces combinés, par les encolures fermées très haut. Vous aurez retrouvé les mêmes tissus — ou à peu près les mêmes — chez tous les couturiers. Vous aurez aimé la série des étoffes sèches et miroitantes allant du gros-grain à l'alpaga, vous aurez noté les teintes fondues allant de l'écru à l'écaille avec une prédominance de beige et de gris. Il semble, en effet, que le marine et blanc, jadis de rigueur dans une collection de printemps, soit en diminution. Vous aurez vu une profusion d'organdis, simples ou brochés, de piqués, de mousselines infroissables, de guipures, de cloqués permanents, plus que jamais on en vit, vous aurez aimé les imprimés aux teintes fondues ; vous serez confondu par la science de Dior, l'ingéniosité de Fath, la grâce de Balmain, la virtuosité de Dessès, la somptuosité de Balenciaga, la jeunesse de Carven ; vous aurez beaucoup applaudi Givenchy qui a conçu une formule neuve un peu américaine mais traitée à la française ; vous aurez retrouvé les robes du soir de Maggy Rouff, les robes aimables de Paquin, les grâces de Jeanne Lafaurie, les ensembles stricts de Madeleine de Rauch (j'en passe, et des excellents).

Quant aux chapeaux, vous les aurez vu légers, avec beaucoup de pailles de Wohlen et de rubans de Bâle.

Mais peut-être aurez-vous, le rideau tombé, vous qui me lisez, connu les préoccupations des couturiers et des modistes qui ont fait appel aux tissus suisses, par centaines de patrons, et que certaines réglementations du gouvernement français risquaient de priver du jour au lendemain. Tous ces textiles délicatement ouverts qui fleurissent les robes et les chapeaux de Paris. Et, sans doute, aurez-vous pensé, comme l'auteur de ces lignes : « Comme ce serait dommage ! ».

X. X. X.